

LA DICTATURE DU PROLÉTARIAT (1)...

Ayant, dans le précédent chapitre, signalé la position prise par certaines personnalités vis-à-vis de la Révolution, nous allons, dès à présent, démontrer le rôle néfaste joué par les bolchevistes, tout en tenant compte des divers facteurs qui accablèrent la Révolution, et des causes qui déterminèrent son échec et son écrasement.

Emma Goldman, la vieille militante révolutionnaire qui, depuis de longues années, travaille avec un remarquable désintéressement à l'éducation révolutionnaire des travailleurs, nous a, dans une série d'articles publiés par le *New York World*, initié à l'activité révolutionnaire du prolétariat slave; la logique implacable de ses exposés éclaire le champ d'action qui fut si savamment exploité par les dirigeants bolchevistes.

Nous avons, à plusieurs reprises, traduit certains de ses articles et nous aurons au cours de cet ouvrage à lui emprunter à nouveau certaines citations.

Avec raison, dans «*Les forces qui écrasèrent la Révolution*», notre camarade prétend que le traité de Brest-Litowsk, qui fut signé, au lendemain de la prise du pouvoir par le gouvernement bolcheviste, fut sa première erreur et une source de malheurs pour la Russie.

Trotsky, qui représentait les soviets à Brest-Litowsk, se refusa tout d'abord à apposer sa signature au bas de ce traité et Radek, qui se trouvait à cette époque prisonnier d'État en Allemagne, déclarait que la ratification du traité par le gouvernement ouvrier marquerait la faillite immédiate du mouvement révolutionnaire.

Le gouvernement des soviets avait clamé à tous les échos que la seule paix qu'il lui serait possible de conclure serait une paix basée sur les droits ces peuples opprimés de se déterminer eux-mêmes et le traité que l'impérialisme allemand proposait à la nation russe était en contradiction flagrante avec toutes les déclarations du nouveau gouvernement russe.

Le traité fut pourtant accepté, le couteau sur la gorge, affirment les bolchevistes. En réalité, c'est Lénine qui usa de toute son influence pour que s'accomplisse cette ignominie. Le grand chef bolcheviste pensait que ce contre-temps permettrait à la révolution de respirer et de sauver sa vie, et Trotsky se courba devant l'autorité du maître et parapha «*les yeux fermés*» le chiffon de papier présenté par les diplomates de Guillaume-2.

La «*paix*» de Brest-Litowsk sacrifiait une partie de la population russe, mais, hélas! ainsi que l'espérait Lénine, elle n'arrêta pas la marche en avant des troupes allemandes qui continuèrent à envahir le pays.

Devant cette tragédie, une partie de la population de l'Ukraine et de la Finlande, jetée en pâture à l'impérialisme allemand par les chefs bolchevistes, se refusa à collaborer plus longtemps avec un gouvernement qui, à l'aube même de son avènement, trahissait ses promesses et trompait la confiance qui lui avait été accordée par la classe ouvrière et paysanne.

Nous ne prétendons pas - ce serait de la folie - que le gouvernement des soviets devait poursuivre la guerre. Du reste, en eût-il eu l'intention, il n'en eût pas trouvé la possibilité. Lorsque, à la chute Kerensky, Lénine envoya des commissaires sur front pour connaître l'état d'esprit qui animait les troupes et leur demander de se prononcer pour contre la guerre, les commissaires revinrent déclarant que les soldats «*votaient avec les pieds*», ce qui revenait à dire que les hommes désertaient les tranchées et refusaient catégoriquement de se battre une heure de plus.

Le traité de Brest-Litowsk fut donc plus une trahison morale que matérielle. Il ne changea absolument rien à la situation critique dans laquelle débattait la Révolution et il n'arrêta pas la guerre puisque les troupes allemandes poursuivirent leur offensive malgré les stipulations du traité. Mais, il n'eut aucune influence heu-

reuse sur les destinées de la Révolution, il blessa profondément une part de la population paysanne qui se refusa par la suite à se placer sous la bannière du gouvernement Moscou.

En vertu même des principes qui animaient les chefs bolchevistes, ces derniers ne pouvaient admettre la moindre résistance et déclarèrent la guerre aux populations qui se refusaient à suivre les directives du pouvoir central. La guerre civile fut le seul bénéfice du traité de Brest-Litowsk et, l'heure où l'unité des forces révolutionnaires était indispensable au triomphe de la révolution, la terreur commença ses premiers excès, non pas contre l'élément contre-révolutionnaire, mais bien contre cette classe d'exploités qui se refusaient à reconnaître un gouvernement qui n'était pas l'expression de la population.

Contre la violence gouvernementale, le pays voulut se défendre. Il refusa de livrer sa production aux représentants gouvernementaux et de suite commença l'ère des réquisitions qui fut si désastreuse pour l'avenir de la Révolution.

Une des premières nécessités au lendemain d'une révolution est d'organiser le plus rapidement possible le ravitaillement des grandes cités.

Dans les pays qui possèdent une organisation de transport assez moderne, le travail serait assez facile mais, dans un pays comme la Russie, où les moyens de transport étaient réduits et dont le système ferroviaire était rudimentaire, les rapports entre la ville et la campagne présentaient de grosses difficultés, parfois insurmontables.

Il fallait pourtant, à la suite des journées révolutionnaires, assurer la nourriture des millions de bouches qui peuplaient les grandes villes.

On a prétendu que la réquisition, qui fut une des premières manifestations de la terreur - et qui ne s'exerça pas contre le capitaliste, puisque la propriété avait été expropriée - fut rendue nécessaire par l'attitude hostile du paysan, qui refusait de livrer ses produits à la population citadine. Il n'y a qu'une part de vérité dans cette affirmation. Les villageois ne refusaient pas de nourrir la ville; ce qu'ils demandaient, c'était de traiter directement avec la population ouvrière ou ses représentants sans passer par l'intermédiaire des offices gouvernementaux. Un compromis était possible, et il eût évité bien des désastres. En acceptant la proposition soumise par les populations paysannes, le gouvernement russe eût fait montre d'une adresse politique qui aurait permis d'éviter la rupture entre les éléments révolutionnaires de diverses tendances et de poursuivre, dans une unité relative, le combat contre les forces réactionnaires.

Le gouvernement russe ne le voulut pas. Il refusa de donner cette légitime satisfaction à la paysannerie. et, comme la réquisition ne donnait pas les résultats espérés par les chefs bolchevistes, on décida d'employer la force pour obliger le producteur à se courber devant les décisions du pouvoir central.

Nous ne voulons pas dramatiser et décrire les scènes de brutalité qui se déroulèrent lorsque le paysan attaché à sa terre et jaloux du fruit de son travail voulut défendre son bien. Hélas! devant la force, rien ne résiste, et le paysan fut vaincu. On lui arracha avec violence tout ce qu'il possédait, ne lui laissant même pas de quoi vivre, lui et sa famille.

Emma Goldman conte cette anecdote qui image la situation misérable du paysan à la suite de ces réquisitions.

« Un groupe de paysans se présenta un jour chez Lénine pour lui demander de bien vouloir s'intéresser au sort de la campagne. Lénine les reçut.

- Que Dieu te protège, dit le plus vieux d'entre eux en pénétrant dans le vaste bureau du dictateur.

- Eh bien, petit père, dit Lénine, tu es heureux, à présent: tu as la terre, tu as les vaches, tu as les poules. Que veux-tu ?

- Que Dieu soit loué, répondit le paysan. Nous avons la terre, mais tu nous prends tout le grain, nous avons les poules, mais tu nous prends tous les œufs; nous avons les vaches, mais les enfants manquent de lait, et nous venons, "petite père", te demander de bien vouloir nous aider».

Est-il besoin d'ajouter un mot de commentaire à cette simple histoire?

Le paysan est têtue, et sa défaite n'est jamais que provisoire. Considérant qu'il ne bénéficiait aucunement du fruit de son travail, il adopta une attitude passive et refusa d'ensemencer la terre. La famine, qui ravageait déjà plusieurs contrées de la Russie, s'étendit sur presque tout le territoire.

Il serait fou de prétendre que le gouvernement des soviets est seul responsable du terrible fléau qui dis-semina la Russie, mais l'on peut affirmer que la dictature brutale dont fut victime à l'aurore de la Révolution la population paysanne exerça une influence déplorable et que, dans une certaine mesure, le gouvernement, par sa répression et sa violence, provoqua l'arrêt de la production et intensifia la famine au moment où toutes les forces productives du pays qui n'étaient pas indispensables à la lutte contre la réaction devaient être mises en activité pour assurer la vie matérielle de la population.

Une fois entraîné dans la violence, il fut impossible au gouvernement de s'arrêter; et les agents bolchevistes, poursuivant l'emploi de mesures arbitraires, détruisirent petit à petit l'œuvre commencée sur les barricades.

Rien ne trouva grâce devant le centralisme, et à la violence vint s'ajouter l'incompétence d'une armée de parasites enfermés dans les bureaux et les officines gouvernementales.

Empruntons encore à Emma Goldman cet aperçu qui dénonce la carence des hommes qui voulaient d'eux-mêmes, et pas eux-mêmes, selon un programme établi, réformer la Russie et n'ont su que la mener à la misère et à la ruine.

«Il y avait dans un large entrepôt un stock énorme de machines agricoles. Moscou avait donné l'ordre de les fabriquer dans une période n'excédant pas quinze jours, sous peine de sanctions. A la date indiquée, les machines étaient prêtes et six mois déjà s'étaient écoulés sans que les autorités centrales en prissent possession.

Pendant ce temps, la population rurale réclamait à cor et à cri les machines qui lui avaient été promises en échange de sa production et qui étaient indispensables au travail de la terre».

Faut-il dans ces conditions s'étonner du peu de confiance dont le paysan russe gratifiait le gouvernement des soviets et de son refus de traiter avec les autorités communistes?

Dans le domaine de l'économie politique, l'action communiste ne fut pas plus heureuse. Les coopératives furent détruites, sans que la moindre inquiétude ait surgi dans le cerveau des maîtres du pouvoir pour savoir ce qui les remplacerait.

Les *Centroseyeus*, organisation puissante groupant plusieurs millions de membres en plusieurs milliers de succursales, furent dissous. La répartition des vivres s'effectuait d'une façon désastreuse et toute la population des villes et des campagnes, considérant la gabegie gouvernementale, se détacha de plus en plus des autorités bolchevistes.

Malgré et contre tous, les maîtres bolchevistes voulurent conserver le pouvoir et, pour répondre à l'hostilité populaire menaçante, ils organisèrent une puissante police d'État, et les anciens serviteurs du tsar trouvèrent une place tout indiquée dans les rangs de la Tchéka.

Le représentation populaire fut troublée en son essence même. Pour assurer le succès des candidats gouvernementaux, les élections se déroulaient sous l'œil attentif de la police qui arrêtait et emprisonnait impitoyablement ceux des électeurs et des élus qui n'étaient pas partisans de la politique bolcheviste. Seuls étaient acceptés à collaborer à l'édification de la nouvelle société les membres du parti communiste. Les autres étaient sacrifiés.

Fatigué par quatre années de guerre extérieure, par une année de guerre civile, abattu par la famine, désabusé par la lâcheté et la trahison des chefs, le peuple russe se désintéressa alors de la Révolution. *«A quoi bon lutter, disait-il, c'est toujours la même chose».* Il laissa à la dictature la faculté de s'imposer. Le dernier sursaut de révolte se manifesta à Kronstadt ; nous avons dit plus haut qu'il fut noyé dans le sang. Le bolchevisme triomphait; la Révolution était morte, assassinée par ceux qui se déclaraient ses plus fidèles défenseurs.

C'est alors que, constatant enfin leur impuissance, mais se refusant cependant à l'avouer, les gouvernants russes firent appel à la bourgeoisie pour relever l'économie du pays.

La Nouvelle Politique fit son apparition.

Jacques CHAZOFF.